

—Oui, madame, répondit froidement le jeune homme.

Alice regarda Enrich, mais son visage était impassible, et elle ne put rien deviner,

—Ma foi, tant mieux pour vous, si vous vous comprenez, dit-elle, car moi je ne vous comprends pas : mais où êtes-vous allé, Enrich ? car je ne veux plus vous appeler monsieur ; avez-vous bien voyagé ?

—Oui, mademoiselle.

—Mais quelle passion subite de voyager s'est donc emparée de vous ?

—Une passion, vous le dites...

—Monsieur... fit madame Warner.

—Ne craignez rien, je vous en supplie, madame, ne craignez rien.

Alice regarda sa mère.

—Mais qu'as-tu donc ? dit-elle : que t'a-t-il donc fait pour que tu lui parles ainsi ?

—Monsieur était venu sans doute pour me parler à moi seule, interrompit madame Warner un peu irritée.

—Oui, madame, à vous seule.

Alice se plaça entre sa mère et Enrich.

—Est ce que vous retourneriez bientôt en Allemagne ? dit-elle avec curiosité.

Le jeune homme lui prit la main, et la serrant convulsivement :

—Bientôt ou jamais, répondit-il.

Alice se mit à rire.

—Décidément, dit-elle, vous parlez par paraboles. Madame Warner prit Alice à part.

—Laisse-nous tous deux, murmura-t-elle à voix basse.

—Je te gêne donc, ma mère ? répondit à voix basse Alice dont la jolie figure semblait contrariée.

Madame Warner l'embrassa au front.

—Cela veut dire que tu me pries de m'en aller, continua Alice en faisant une moue charmante.

—Aujourd'hui, oui ; mais les autres jours, non.

La jeune fille se résigna ; mais avant elle s'approcha d'Enrich, et lui tendant de nouveau la main :

—Au revoir, Enrich, dit-elle.

—Au revoir, mademoiselle, dit Enrich.

Elle ouvrait la porte pour s'éloigner, quand Jacques parut.

—M. le duc de Morand ? dit-il.

Madame Warner se tourna vers Enrich.

—Vous serait-il égal, monsieur, lui dit-elle, de passer dans une autre pièce de mon appartement ? je ne vous ferai pas attendre longtemps et je serai tout à votre entretien.

—Oui, madame, répondit Enrich.

—Si tu veux, mère, reprit Alice, je vais le conduire...

—Cela ne se peut pas, mon enfant, ta présence est indispensable ici.

—Indispensable ! répéta Alice presque effrayée. Madame Warner conduisit Enrich à la porte de droite :

—A bientôt, lui dit-elle en le saluant de la main.

—A bientôt, madame, répondit Enrich.

Enrich partit, elle ordonna qu'on introduisit le duc.

Alice était bouleversée ; elle allait adresser de nouvelles questions à sa mère et la supplier de lui permettre de se retirer, quand M. de Morand parut ;

il salua madame Warner et sa fille avec toute la gravité de l'homme qui se croit supérieur ; madame Warner lui rendit humblement son salut, Alice demeura immobile.

—Je m'empresse, madame, de me rendre à vos désirs, dit le duc de Morand.

—Et je vous en suis reconnaissante, M. le duc, répondit madame Warner, car ce que j'ai à vous dire ne demande aucun délai.

—Je vous écoute, madame.

—Tout ce qui s'est passé depuis hier, vous le connaissez, monsieur le duc ; je ne vous rappellerai donc pas que M. votre fils, par une imprudence, a détruit mon repos ; vous devez le comprendre, et votre cœur mieux que mes paroles vous l'ont dit déjà, j'en suis persuadée.

—Je déplore tout cela comme vous, madame ; et croyez bien que, s'il était en mon pouvoir de réparer ce qui a été fait, je n'hésiterais pas ; malheureusement tout cela est irréparable.

Alice qui avait écouté attentivement tressaillit.

—Irréparable ! monsieur, reprit madame Warner.

—Pesez bien tout avant de m'accuser, tout sans exception, et décidez après.

Alice s'approcha de sa mère.

—Oh ! ma mère, ma mère ! dit-elle.

Elle essaya de l'entraîner.

Ce mouvement n'échappa point à M. de Morand. —Je vous demande pardon à l'avance pour mes paroles, mademoiselle, dit-il à Alice, car j'ignore si vous pouvez les comprendre.

Madame Warner fit signe à Alice de se taire.

—Monsieur, répondit-elle au duc, vous alléguiez pour motiver votre refus, l'humble naissance de ma fille ; mais serait-ce la première fois qu'on verrait un nom illustre s'allier à un nom obscur ou ignoré peut-être ? continua-t-elle à voix basse ; mais n'est-ce pas une gloire comme une autre, pour celui qui se trouve placé au sommet de l'échelle, de tendre la main à l'honnêteté qui souffre, et la faire monter jusqu'à lui ? Il y a deux noblesses, monsieur le duc, celle de la naissance et celle du cœur, l'une nous vient des hommes, l'autre du ciel ; vous représentez la première, cette enfant représente la seconde.

Et elle montrait sa fille avec orgueil.

Alice baissait les yeux.

Le duc gardait le silence et semblait attendre.

Madame Warner continua :

—Ce que vous fûtes autrefois, monsieur, reprit madame Warner, vous pouvez l'être encore, sans rougir, honorablement, je suis riche ; et l'époux d'Alice...

Alice se rapprocha pour la seconde fois de sa mère, et lui prenant la main en la regardant avec des yeux suppliants :

—Je t'en conjure ! murmura-t-elle.

—Madame, la richesse a été et sera toujours pour moi la dernière des considérations ; ainsi donc la fortune qu'aura mademoiselle ne peut changer en rien ma décision ; seulement, veuillez croire...

—Assez, monsieur, assez ! interrompit madame Warner : nous avons tous deux un devoir à remplir ; Dieu décidera lequel de nous l'a rempli le mieux.

—Tu as raison, mère, s'écria Alice : et maintenant retirons-nous !

—Adieu, madame, dit le duc de Morand, daignes